

POÉSIE

LES DEUX AGES

IDYLLE

LE VIEILLARD.

O mon fils, où cours-tu?

LE JEUNE HOMME.

Vers les bosquets de Gnide  
J'ose en secret suivre les pas  
D'une vierge aimable et timide;  
Par pitié, ne me retiens pas.

LE VIEILLARD.

Jeune homme, crains Vénus; son sourire est perfide.  
Minerve par ma voix t'offre ici son égide  
Contre ses dangereux appas.

LE JEUNE HOMME.

Qu'importe la sagesse à mon âme enivrée  
La ceinture de Cythérée  
Vaut bien l'écharpe de Pallas.

LE VIEILLARD.

Viens briguer des héros la palme triomphale;  
Imite dans sa course, aux monstres si fatale,  
Le vaillant fils d'Amphitryon.

LE JEUNE HOMME.

On vit filer aux pieds d'Omphale  
Celui qui dompta Géryon.

LE VIEILLARD.

Suis Diane au regard austère.

LE JEUNE HOMME.

Faut-il jusqu'au sein du mystère  
La suivre auprès d'Endymion?

LE VIEILLARD.

Toi que de dons trompeurs la nature décore,  
Écoute, la raison inspire mes discours;  
Hippolyte, dès son aurore,  
Fuyait le culte des amours.

LE JEUNE HOMME.

Anacréon, dans ses vieux jours,  
Sur son luth les chantait encore

LE VIEILLARD.

Crains qu'une ingrante...

LE JEUNE HOMME.

Oh! tu ne vis jamais  
Un cœur si pur, une vierge si belle!

LE VIEILLARD.

Tu n'as point vu la beauté que j'aimais  
Car, ô mon fils, jurant d'être fidèle,  
J'ai comme toi jadis connu l'amour,  
Et son bandeau m'avait caché ses ailes.  
Pourquoi, grands dieux, a-t-il fui sans retour,  
Ce temps si court des ardeurs éternelles?

LE JEUNE HOMME.

Tu le vois, ô vieillard, ton cœur songe toujours  
A ce dieu qu'aujourd'hui j'adore;  
On n'est pas loin d'aimer encore  
Lorsqu'on regrette les amours.

LE VIEILLARD.

Non, je suis sage, hélas! va, crois-en ma tristesse.  
Sur les plaisirs de ta jeunesse  
Bientôt tu verseras des pleurs.  
Quelque jour viendront les douleurs..

LE JEUNE HOMME.

Quelque jour viendra la sagesse.

## LA CANADIENNE

SUSPENDANT AU PALMIER LE CORPS DE SON ENFANT

ÉLÉGIE.

*Stabat mater dolorosa.*

Sur ce palmier qui te balance,  
Dors, tendre fruit de mon amour;  
Mes bras, quelques instants, ont bercé ton enfance,  
Ce fragile palmier te soutient à son tour;  
Ainsi me berçait l'espérance.

Dors en paix sous ce frêle appui.  
Si le vent vient gémir sur ta tombe légère,  
Le vent te dira que ta mère  
Gémit sans cesse comme lui.

Aussi longtemps que les pleurs de l'aurore  
Mouilleront ton front pâle en arrosant les fleurs,  
Aussi longtemps, mon fils, ta mère qui t'adore  
Te viendra baigner de ses pleurs.

Tout sur l'arbre de mort te peindra ma souffrance.  
Si pourtant le ramier de ses accords touchants  
Te fait entendre la cadence,  
Ne crois pas de ta mère entendre les doux chants;  
Ta mère comme toi veut garder le silence.

Tu n'es donc plus? Mes yeux ne te verront jamais  
Rire et folâtrer dans nos plaines,  
Poursuivre le chevreuil de sommets en sommets  
Et gravir le vieux tronc des chênes.

Je ne te verrai point, dans l'âge des amours,  
Quand un duvet léger t'embellirait à peine,  
A ta craintive amante apportant tous les jours  
Le fruit d'une chasse lointaine,  
Lui demander, pour prix des dépouilles des ours,  
L'une de ses tresses d'ébène.

Nos guerriers ne me diront pas:  
Ton fils est digne de son père;  
Il porte sans frémir la lance des combats  
Et le calumet de la guerre; —  
Je vivrai comme une étrangère;  
Et l'on dira: Son fils est le jouet du vent,  
Il n'est point mort en brave, étendu sur la terre;  
C'est lui dont le cercueil mouvant  
Courbe le palmier solitaire.

Tu n'es plus; quel est mon malheur!  
Tes yeux, à peine ouverts, sont fermés à l'aurore;  
Je fus un instant mère; hélas! à ma douleur,  
Cher enfant, je crois l'être encore.  
Au sommet du triste palmier,  
Ce berceau, qui te sert de tombe,  
Servira de nid au ramier

Où de demeure à la colombe;  
Et quand demain l'astre des jours  
Teindra ton froid cercueil de sa couleur riante,  
Au fond de ta couche odorante  
L'oiseau s'éveillera! tu dormiras toujours.

Quand, pour bénir l'enfant dont sa fille est la mère,  
Viendra mon père aux cheveux blancs,  
Je guiderai ses pas tremblants  
Au pied de l'arbre funéraire;  
Que lui dirai-je? hélas! Son regard attristé  
Se remplira des pleurs dont ici je t'arrose...  
Le fils que j'ai porté repose  
Sur le palmier qu'il a planté.

## A GASPARD DE PONS

Comment pourrais-je, je te prie,  
Répondre à tes vers gracieux,  
Mais gâtés par la flatterie?  
La docte fontaine est tarie,  
Phébus est sourd, Pégase est vieux,  
Et ne monte plus guère aux cieux  
Que pour chercher son écurie.

Va donc, au gré de tes désirs,  
Poursuis; donne ta vie aux Grâces;  
Consacre aux Muses tes loisirs;  
Chante l'hymen et ses disgrâces,  
Chante l'amour et ses plaisirs.  
Suis sur tes poétiques ailes  
Le doux Parny, l'heureux Bertin,  
Mais sois plus gai que tes modèles.  
Les Muses ne sont point cruelles,  
Ton triomphe au Pinde est certain,  
Car on prétend dans les ruelles,  
Qu'un poète un peu libertin  
Est bien vu chez les neuf pucelles.

Moi, sans m'en soucier, j'attends  
La mort ou précoce ou tardive;  
J'ignore, éphémère convive,  
S'il faudra fuir avant le temps  
Ce vaste banquet où j'arrive;  
Qu'importe d'ailleurs que je suive  
Chatterton mort dès son printemps,  
Qui s'en alla sur l'autre rive  
Faire des vers à dix-huit ans?  
Que le dieu des arts me délivre  
De ce corps formé pour souffrir;  
Ta Muse, ami, me fera vivre,  
Si la mieune me fait mourir.

## REGRETS

Adieu, beaux jours de mon enfance,  
 Qu'un instant fit évanouir,  
 Bonheur qui fuit sans qu'on y pense,  
 Qu'on sent trop peu pour en jouir ;  
 Plaisirs que mon âme inquiète  
 Dédaignait sans savoir pourquoi,  
 Vous n'êtes plus, et je regrette  
 De vous voir déjà loin de moi !  
 Reviens, bel âge que je pleure,  
 Ou du moins renaîs dans mes chants...

Vous souvient-il de nos débats  
 Moins sanglants que ceux de l'histoire ?  
 Dans nos joutes, dans nos combats,  
 Rien ne manquait à la victoire,  
 Sinon que l'on n'y pleurait pas.  
 Qu'avec douceur je me rappelle  
 Ces jours où, d'une antique échelle,  
 Chargeant les appuis incertains,  
 Nous assiégeons la citadelle  
 Terrible asile des lapins !  
 Et, si quelque beauté naissante  
 Venait sourire à nos discords,  
 Il fallait nous voir corps à corps  
 Lutter et redoubler d'efforts  
 Pour attirer sa vue errante.

Parfois, d'un passe-temps plus doux  
 Étalant l'adresse savante,  
 Sur l'escarpolette mouvante,  
 Ployant, roidissant les genoux,  
 Nous volions, fiers de l'épouvante  
 De nos mères.

D'autres fois, d'un jardin champêtre  
 Cherchant les lieux les plus secrets,  
 Seuls, loin des regards indiscrets,  
 Nous y préparions le salpêtre.  
 Tantôt le bitume, construit  
 En pyramide pétillante,  
 Lançait en aigrette brillante  
 Ses feux, brûlant à petit bruit ;  
 Tantôt la poudre resserrée  
 Dans un tube au col retréci,  
 Jaillissait en gerbe azurée...  
 O temps ! qu'as-tu fait de cet âge ?  
 Ou plutôt qu'as-tu fait de moi ?  
 Je me cherche, hélas ! et ne vois  
 Qu'un fou qui gémit d'être sage.  
 Valez-vous ces plaisirs divins  
 Si chers à mon âme enchantée  
 Plaisirs amers et toujours vains  
 Dont notre vie est tourmentée ?

Trop avide de l'avenir,  
 J'ai hâté le cours des années ;  
 Déjà je vois se rembrunir  
 L'horizon de mes destinées.  
 Oh ! que ne puis-je rajeunir !  
 Doux gazon qui, dès mon aurore,  
 Me vois rimer de faibles vers,  
 Que ne peux-tu me voir encore  
 Me rouler sur tes tapis verts !  
 Arbres qui, sous vos frais ombrages,  
 Me voyez méditer les sages  
 Et les chantres de tous les temps,  
 Que ne vais-je sous vos feuillages,  
 Au lieu d'écouter leurs ramages,  
 Poursuivre encor vos habitants !

Hélas ! dans le courant du monde  
 Bientôt ma barque vagabonde  
 Entrera pour n'en plus sortir,  
 Jouet de maint écueil perfide,  
 Roulant jusqu'à ce gouffre avide,  
 Toujours comblé, mais toujours vide,  
 Qui pour jamais doit l'engloutir !

Toi qui de mon enfance heureuse  
 Soutenais les pas chancelants,  
 De ma jeunesse aventureuse  
 Modère les fougueux élans,  
 O ma mère ! Jeté sur l'onde,  
 Si contre moi l'orage gronde,  
 Tes yeux de la mer en courroux  
 Calmeront les eaux convulsives.  
 Tu rendis mes plaisirs plus doux ;  
 Tu rendras mes peines moins vives.

## L'AVARICE ET L'ENVIE

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,  
 Un jour s'en allaient par la plaine  
 Chez un méchant ou chez un fou,  
 Chez vous ou chez un autre, ou chez moi-même. En somme  
 Elles allaient je ne sais où,  
 Comme le héron du bonhomme.  
 Bien que sœurs, ces monstres hideux  
 Ne s'aiment pas ; aussi, tout le long de la route,  
 Sans se parler, ils cheminaient tous deux.  
 L'Avarice, le dos en voûte,  
 Examinait ce coffre hasardeux  
 Pour qui toujours elle redoute.  
 L'Envie aussi l'examinait sans doute.  
 Comptant tous les écus dans son coffre entassés,  
 Chemin faisant, dame Avarice  
 Se répétait pour son supplice :  
 « Je n'en ai point encore assez ! »

De son côté, l'Envie au regard louche,  
Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,  
Disait, en se tordant la bouche :  
« Elle en a trop, car j'en ai moins. »  
Chacune, à sa façon, méditait sur ce coffre.  
Désir soudain à leurs yeux s'offre,  
Désir, ce dieu galant qui seul peut exaucer  
Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.  
Désir dit aux deux sœurs : « Mesdames,  
Je suis galant, vous êtes femmes,  
Choisissez donc tout ce qu'il vous plaira,  
Trésors, honneurs, et cætera.  
Surtout, expliquons-nous sans trouble :  
La première qui parlera  
Aura tout ce qu'elle voudra,  
La seconde en aura le double. »  
Vous jugez dans quel embarras  
Ce discours mit nos deux luronnes ;  
Avides, envieux, que faire en un tel cas ?  
Chacune des deux sœurs en murmura tout bas :  
« Que me font, ô Désir ! tes trésors, tes couronnes ?  
Que m'importent ces biens que m'accorde ta loi ?  
Une autre en aura plus que moi ! »  
Et chacune, à ce mot funeste,  
D'hésiter sans savoir pourquoï.  
Le Désir, dieu léger et lesté,  
Les donne au diable, jure, peste  
Et s'indigne de rester coi.  
L'Envie enfin, toujours implacable et cruelle,  
Regarde sa sœur en grondant,  
Puis, tout à coup, se décidant :  
« Que l'on m'arrache un œil ! » dit-elle.

## RAYMOND D'ASCOLI\*

### ÉLÉGIE

Muses, qui dans ce lieu champêtre  
Avec soin me fîtes nourrir,  
Beaux arbres qui m'avez vu naître,  
Bientôt vous me verrez mourir.

CHAULIEU.

Bientôt... Lis sans retard, lis, ô vierge adorée,  
Ce que trace ma main par mes pleurs égarée ;  
Emma, pardonne-moi, car mon sort est fixé.  
Il faut t'en avertir... A l'aurore prochaine,  
Fuis, va tresser ailleurs tes longs cheveux d'ébène ;  
Ne viens plus sur ces bords rêver au jour passé ;  
De peur, ô mon Emma, que là, sous cet ombrage,  
Cette eau pure, où tes yeux chercheront ton image,  
Ne t'offre un cadavre glacé.

\* Vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, Raymond d'Ascoli, jeune poète, disciple de Pétrarque, voué dès son enfance, par son père, à l'état

J'ose t'écrire ; hélas ! à nos ardeurs naissantes  
Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours ?  
Les doux aveux de nos amours,  
A peine ont effleuré nos lèvres innocentes ;  
Un mot faisait tous nos discours.  
Mes regards te parlaient ; j'ai lu dans ton sourire.  
Tu m'aimais sans transports ; je t'aimais sans délire.  
C'est ainsi qu'on s'aime aux beaux jours.

Les beaux jours !.. ils ont fui. Sais-tu ce qu'il me reste ?  
Un moment d'avenir, qui me glace d'effroi.  
Hier... — te souvient-il, fille douce et modeste,  
De cet hier déjà si loin de moi ? —  
... Dès le matin, errant, plein d'une douce attente,  
A travers ce bosquet, si triste en cet instant,  
J'avais vu les longs plis de ta robe éclatante,  
Je m'étais retiré content.  
Et puis, j'avais rôdé seul le long de la rive,  
Espérant (que ce mot renferme de douleurs !)   
Qu'en nouant tes cheveux, ta main inattentive  
En aurait fait tomber des fleurs.  
Le soir, aidant ton père en sa marche pesante,  
Auprès de toi je suis entré ;  
Dessins, tissus, travaux de ta main diligente,  
J'ai tout vu, j'ai tout admiré.  
J'ai cultivé les fleurs que mon Emma cultive ;  
Ton frère, encore enfant, jouait sur mes genoux ;  
Dans mes mains reposait ta colombe craintive ;  
Je souriais ; l'amour veillait seul avec nous ;  
Et toi, dans ta gaieté naïve,  
Tu m'appelais, ton jeune époux,  
Ton époux !.. sous un toit champêtre  
Ce titre m'eût suffi ! Le sort est sans pitié.  
De mon bonheur, Emma, tu te souviens peut-être...  
Demain aura tout oublié.

Oui, frémis, ma charmante épouse !  
Ignorant mon malheur, hélas ! si dès demain  
Tu suis un chœur joyeux sur l'humide pelouse,  
Un autre s'offrira pour te donner la main ;  
Un autre ici viendra voir, à l'aube naissante,  
Flotter à plis d'azur ton voile transparent ;  
Un autre devant toi, déité bienfaisante,  
Amènera l'aveugle errant.  
Un autre te suivra dans tes songes paisibles ;  
Le soir, il remplira, tranquille à tes genoux,  
Ces moments d'entretien qu'un soupir rend pénibles,  
Mais qu'un sourire rend si doux.  
Lorsque enfin, infidèle, aura fui ta colombe,  
Sitôt que tes fleurs vont jaunir,  
Quand de ton Raymond dans la tombe  
Rien ne te restera, pas même un souvenir ;  
Alors, oui, tu verras, rougissante, étonnée,  
Un plus heureux hâter ton réveil matinal,

ecclésiastique, devint amoureux d'Emma Giovanna Stravaggi. Son père, ayant découvert cette passion par des mots entrecoupés qu'il lui

Et, saisissant ta main dans sa main fortunée,  
Te conduire au lieu saint, non loin du lieu fatal  
Hélas! où dormira ma cendre abandonnée;  
Et puis, il cachera ton bandeau virginal  
Sous la couronne d'hyménée.

Un autre!.. ô douleur, ô tourment!  
Je t'aimais sans délire, et je t'aime avec rage!..  
Mon Emma, songe à moi; respecte ton serment...  
Hélas! brûle ces vers, déchire ce message;  
Un autre ne doit pas, fille innocente et sage,  
Connaître ton premier amant.  
Il ne faut pas qu'un jour un despote farouche,  
Le soupçon dans les yeux, le reproche à la bouche,  
Vienne blesser ton chaste orgueil;  
Jaloux, désespéré, cet époux que j'abhorre  
Ne doit pas éprouver ce feu qui me dévore...  
Mais est-on jaloux d'un cercueil?

Quoi! j'aurais pu, comme un long rêve,  
Voir, couché sur ton sein, mes jours fuir sans douleur!  
A peine commencé, ce songe heureux s'achève.  
Entre nous d'un vain monde un préjugé s'élève.

Je croyais le monde meilleur.  
Mon père! oui, contre vous mon courroux se soulève;  
Vous avez fait tout mon malheur.  
Dès mon enfance, Emma, mon âme est asservie  
A des vœux qu'il fit sans remords;  
Un nœud saint m'enchaînait dès le seuil de la vie  
Jusques aux portes de la mort.  
Pour moi, j'ignorais tout et je t'aimais sans crainte.  
Mais le sort vient d'apprendre à ce tyran jaloux  
Notre amour, dont l'ardeur, par le repos contrainte,  
Était presque un secret pour nous.

Ce n'est pas qu'il m'ait vu, lorsque la nuit arrive,  
Errer auprès de ton séjour;  
Ou, quand tu sors des bois, inquiète et pensive,  
Veiller de loin sur ton retour.  
Il n'a point entendu d'une oreille furtive  
Ces vers pour qui ton jeune amour  
M'a promis des baisers, que ta pudeur craintive  
Me refuse de jour en jour.

Cette nuit, en dormant, encor plein de la veille,  
Je chantais à tes pieds, mes chants te semblaient doux;  
J'en recevais le prix de la lèvre vermeille;  
Tu me livrais ta main, et j'étais ton époux...  
Mais ton nom de mon père alla frapper l'oreille;  
Mon père entendit tout. Maintenant tu peux voir

entendit préférer dans son sommeil, le chassa de sa présence.  
Raymond, désespéré, s'alla donner la mort dans le lieu même où  
venait chaque matin sa maîtresse.

Ce jeune poète, mort à dix-huit ans, était le neveu de ce Cecco  
d'Ascoli, ami de Pétrarque, médecin de Jean XXII à Avignon, pro-  
fesseur à l'université de Bologne, qui, ayant composé un poème sur la

Ce qui cause le deuil dont mon âme est la proie;  
Mon réveil fut celui du pâle désespoir,  
Et mon songe emporta ma joie.

Tu n'as jamais connu mon père courroucé.  
— Va, fuis loin de ces bords, fils ingrat et profane!  
Apprends, puisque j'ai su ton amour insensé,  
Le vœu sacré qui te condamne.  
Choisis un cloître obscur qui garde ton secret,  
Ou bien quitte ces lieux; nous t'accordons une heure.  
Ta mère, comme moi, te bannit sans regret  
De sa vue et de sa demeure... —  
Ma mère, hélas! elle pleurerait.

J'ai fui; mais, chère Emma, sous le coup qui m'afflige,  
Sous quels cieux puis-je aller souffrir?  
Croit-on qu'aux champs du nord le rossignol voltigé ?  
Et, lorsqu'un vent cruel l'arrache de sa tige,  
Le lys ailleurs sait-il fleurir ?  
Non, banni loin de toi, la tombe est ma retraite;  
Et ton Raymond qui te regrette  
Vient ici pleurer et mourir.

Pourtant j'aurais voulu, vierge aimable et trop chère,  
Te revoir avant mon trépas.  
Bientôt le dur sommeil va presser ma paupière;  
La mort, ô mon Emma, m'eût été moins amère  
De mourir presque dans tes bras.  
J'ai contemplé longtemps ta paisible chaumière;  
Incliné vers ton seuil, j'ai cherché sur la pierre  
L'empreinte humide de tes pas.  
Et même, en revenant vers ce lieu solitaire,  
Bien souvent j'ai tourné mes regards en arrière,  
Pour voir si tu ne venais pas.  
Je vais m'éteindre, avant que la vieillesse austère  
Imprime à mon front sa langueur.  
Demain mes vieux parents iront rendre à la terre  
Ce corps jeune et plein de vigueur.  
Je vais m'éteindre. Enfants du beau ciel d'Ausonie,  
Si mes vers imparfaits montrent quelque génie,  
Mon nom ne vivra pas toujours.  
O mon maître chéri, pardonne, amant de Laure,  
Car Raymond expirant n'a point conquis encore  
La fleur d'or des sept troubadours\*.

Oui, comme toi, triste, je pourrais vivre,  
N'ayant qu'un luth pour charmer mes ennuis.  
Fuyant Emma, dont l'aspect seul m'enivre,  
Et dans les pleurs passant mes longues nuits.  
A la douleur mon âme accoutumée

morale et l'histoire naturelle, fut accusé d'hérésie et de sacrilège  
par Dino et Thomas del Garbo, et brûlé à Florence par le saint  
office.

(Chroniq. de Lambert, moine du xv<sup>e</sup> siècle.)

\* Sept troubadours, qui composaient le corps des Jeux Floraux  
dans son origine, donnaient au lauréat une violette d'or fin.

Dans sa prison resterait pour souffrir...  
Dis, ô Pétrarque, et toi, ma bien-aimée,  
N'est-il pas vrai qu'il vaut bien mieux mourir ?

Adieu, ma belle amante ! adieu, ma tendre mère !  
Vous qui m'avez nourri, vous qui m'avez pleuré,  
Daignez couvrir encor du linceul funéraire  
Ce corps pâle et défiguré ;  
Et si, près du cercueil qu'un saint deuil environne,  
Mon père trop cruel s'arrête avec effroi,  
Dites-lui que je lui pardonne,  
Et pardonnez-lui comme moi.  
Infortuné Pétrarque, isolé dans Vaucluse,  
Reçois mon cantique de mort.  
A vivre sans Emma ton Raymond se refuse,  
Et je meurs en plaignant ton sort.  
Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi Florence ;  
Adieu, frères, parents, amis ;  
Ma jeune épouse, adieu ! l'instant fatal s'avance ;  
Adieu surtout, hélas ! la trop douce espérance  
Des baisers que tu m'as promis.

## LES DERNIERS BARDES \*

Il dit : Arrive, tue, détruis, ravage, puisque  
tu as vaincu ceux qui avaient vaincu.

(Romances espagnoles.)

Cyprés, arbres des morts, qui courbe ainsi vos têtes ?  
Sont-ce les esprits des tempêtes ?  
Sont-ce les noirs vautours, cachés dans vos rameaux ?  
Ou, fidèles encore à vos bocages sombres,  
Les enfants d'Ossian viennent-ils sous vos ombres  
Chercher leurs antiques tombeaux ?  
O monts, est-ce un torrent dont le bruit m'épouvante ?  
N'entends-je pas plutôt, dans la nuit décevante,  
Les spectres s'appeler sur vos fronts chevelus ?  
Harpe, qui fait frémit ta corde murmurante ?  
Est-ce le vent du nord ? est-ce quelque ombre errante  
Des vieux bardes qui ne sont plus ?

Vous ne reviendrez plus, beaux jours, siècles prospères !  
Le pâtre, heureux de vivre où vécurent ses pères,  
Ne traînait pas encor des jours voués au deuil ;  
Fingal léguait son sceptre à sa race guerrière,  
Et l'on voyait un trône où l'on voit un cercueil.  
Écossais, tes rochers te servaient de barrière ;

\* Édouard, roi d'Angleterre, ne put pénétrer en Écosse qu'après  
avoir taillé en pièces tous les guerriers calédoniens. Les bardes, alors,  
se réunirent sur des rochers (que l'auteur suppose être ceux de  
Trenmor, aïeul de Fingal, père des Vents et des Tourbillons), et là ils  
maudirent solennellement l'armée et le roi à leur passage, puis

L'étranger méprisait, sans en franchir le seuil,  
Ton indigence héréditaire ;  
Mais la Liberté, pauvre et fière,  
Sur ces rocs dédaignés régnait avec orgueil.

Soudain de sinistres présages.  
Sombres précurseurs des revers,  
Troublent ces paisibles rivages.  
Descendu des cieus entr'ouverts,  
Fingal erre au sein des nuages ;  
Sa lance est un faisceau d'éclairs ;  
Son char roule sur les orages ;  
L'aigle au loin le voit dans les airs \*\*,  
Et, quittant ses rochers sauvages,  
S'enfuit vers la rive des mers.  
Oubliant ta route étoilée,  
O lune, alors pâle et voilée,  
Tu cachas ton front dans les flots ;  
Et Morven, au sein des ténèbres,  
Entendit des harpes funèbres  
Annoncer la mort des héros \*\*\*.

Voix funestes du sort, jusqu'alors inconnues,  
Que n'avez-vous en vain proclamé son courroux !  
Mais, quand son souffle immense a rassemblé les nues,  
L'ouragan retient-il ses coups ?

Le fracas des chars de batailles  
Fait soudain du Lomon trembler les vieux frimas ;  
Avide de nouveaux climats,  
Édouard, de Stirling menaçant les murailles,  
Apporte aux héros les combats.

Écosse, tes guerriers, si longtemps invincibles,  
Sur tes monts envalis ont rencontré la mort,  
Les restes mutilés de ces vaincus terribles  
Roulent dans les fanges du nord...

— Pourquoi ce farouche silence,  
Barde ? Ils ne sont plus, il n'est plus de vengeance,  
Mais l'heure des chants a sonné.  
Ouvrez à ces héros le palais des nuages,  
Bardes ; laissez-vous se perdre dans les âges  
Leur souvenir abandonné ? —

Sourds à ces clameurs téméraires.  
Les bardes, épars dans les bois,  
Laisaient aux vieux lambris des rois  
Pendre leur harpes funéraires.  
Sur les rocs de Trenmor affrontant les hivers,

se précipitèrent dans l'abîme où marchaient les bataillons anglais.

\*\* Les calédoniens croyaient que les aigles et les dogues avaient le  
don de voir les fantômes.

\*\*\* Quand un héros mourait ou devait mourir, la harpe gémissait  
d'elle-même.

Ils pleuraient les héros, sans chanter leur vaillance;  
Et, comme on voit, la nuit, quand l'orage s'avance,  
Un calme menaçant précéder les éclairs,  
Ils se taisaient; mais leur silence  
Était plus beau que leurs concerts.

Le roi vient, entouré de ses chefs intrépides;  
Et, non loin de Dunbar, aux sommets sourcilleux,  
De la Clyde en courroux domptant les flots rapides,  
Au front du Lothyan pose un pied orgueilleux.  
Déjà s'offrent à lui les grottes de Cartlane\*,  
Il entend mugir leurs torrents,  
Et suit sur ces vieux monts l'aigle inquiet qui plane,  
Étonné de voir des tyrans.

Devant ses pas bientôt, chargés d'obscurs nuages,  
Les obstacles des pics sauvagés  
S'élèvent; sur leurs flancs grondent les vents du nord;  
Autour d'eux leur grande ombre au loin couvre la terre;  
Et le sourd fracas du tonnerre  
Dit que ces rocs affreux sont les rocs de Trenmor.

Édouard, le premier, à travers les bruyères  
Guide en les rassurant ses agiles archers.  
Tout s'ébranle; et déjà les lances étrangères  
Brillent sur ces sombres rochers.  
Les soldats enivrés dévorent leurs coupêtes;  
L'aspect seul d'Édouard leur cache les tempêtes  
Qu'entassent sur leurs fronts les nuages mouvants.  
Les bataillons épais en colonnes s'allongent,  
Ils marchent; et leurs cris, que mille échos prolongent,  
Se mêlent à la voix des vents.

Tout à coup, sur un roc dont la lugubre cime  
S'incline sur l'armée et menace l'abîme,  
Debout, foulant aux pieds les mobiles brouillards,  
Agitant leurs robes funèbres,  
Aux lueurs de l'éclair qui perce les ténèbres,  
Apparaissent de grands vieillards.  
Tels sur les roches fabuleuses  
On a vu s'élever dans les nuits nébuleuses  
Les tourbillons fils des hivers,  
Lorsque, courbant des monts les forêts ébranlées,  
De leur souffle terrible ils remplissaient les airs,  
Et mugissaient dans les vallées.

Cet aspect de toutes parts  
Jette une terreur soudaine;  
Le roi, du haut de ses chars,

Voit reculer vers la plaine  
Ses superbes léopards;  
Il voit ses soldats épars,  
Sourds à sa voix souveraine,  
Prêts à fuir leurs étendards.  
Malgré sa fierté hautaine,  
Le trouble agite ses sens;  
Le vent retient son haleine,  
Et les guerriers frémissants  
Fixent leur vue incertaine  
Sur les bardes menaçants.

#### CHŒUR DES BARDES.

Édouard, hâte-toi; jouis de ta victoire.  
Tandis que ton pied étonné  
Foule les fronts glacés des aînés de la gloire,  
Prends ce que leur mort t'a donné.  
Tu vaincras; leur trépas à l'Écosse déserte  
Révèle assez son avenir.  
Mais tremble! Leur trépas annonce aussi ta perte\*\*;  
C'est un crime de plus et le temps sait punir.

Ils chantaient: la harpe sonore,  
Après qu'ils ont chanté, vibre et frémit encore.  
La foudre en sourds éclats roule et se tait trois fois;  
Le vent gronde et s'apaise; et, marchant à leur tête,  
Sur le bord de l'abîme où retentit leur voix  
Le vieux chef des bardes s'arrête.  
Les frimas sur son front s'élèvent entassés,  
Sa barbe en flots d'argent descend vers sa ceinture,  
Il abandonne aux vents sa longue chevelure,  
Et semble un vieux héros des temps déjà passés.  
Dans ses yeux brille encor l'éclair de sa jeunesse;  
On voit se déployer dans sa main vengeresse  
Un étendard ensanglanté.  
Terrible, et tel qu'un dieu qui maudit le coupable,  
Il fait tomber l'arrêt de sa voix formidable  
Sur le vainqueur épouvanté.

#### LE CHEF DES BARDES.

« Du haut de la céleste voûte  
Fingal me voit, Fingal m'écoute;  
Vous m'écoutez aussi, par la crainte troublés,

\* C'est des grottes de Cartlane que William Wallace ou Wallaue, seigneur d'Ellerslie, sortit pour délivrer l'Écosse.

\*\* Édouard, en effet, vaincu et chassé de l'Écosse, où il voulait rentrer après la mort de William Wallace, périt misérablement sur les rives du Forth.

Saxons ; mais votre crainte est l'aveu de vos crimes ;  
 Vous êtes les bourreaux, nous sommes les victimes ;  
 Nous menaçons et vous tremblez !

« Édouard, vers nos murs tu guides tes bannières ;  
 Réponds, que t'ont fait nos guerriers ?  
 Les a-t-on vus, chassant tes tribus prisonnières,  
 Porter la mort dans tes foyers ?  
 Qui de nous d'une paix antique et fraternelle  
 A violé les droits trahis ?  
 Qui de nous par les flots d'une horde infidèle  
 A vu ses remparts envahis ?  
 Ton seul silence est ta réponse.  
 Voilà donc ces exploits dont ton bras s'applaudit?...  
 Arrête et courbe-toi, car ma bouche prononce  
 L'arrêt de Dieu qui te maudit.

« Prince qui ris de nos misères,  
 Édouard, crains du sort les faveurs mensongères,  
 Crains ces forfaits heureux que l'enfer t'a permis.  
 Tu portes sur ton front les célestes colères.  
 Ne te crois pas jugé par tes seuls ennemis,  
 Songe à tes descendants, souviens-toi de tes pères...  
 Connais tes juges et frémis.

« Tu nous bravés, comptant sur ta nombreuse armée ;  
 Ses cris dévastateurs nous promettent des fers ;  
 Mais les gouffres des monts, la faim et les hivers  
 Défendront l'Écosse opprimée.  
 Et, si le sort servait ton bras ensanglanté,  
 Dans l'ivresse de ta conquête,  
 Des peuples abattus redoute la fierté ;  
 Crains de leur rappeler, en leur foulant la tête,  
 Qu'il était une liberté !

« Alors du sein de la poussière  
 S'élèverait notre étendard souillé ;  
 Un homme emboucherait le clairon de la guerre,  
 Et ceindrait son glaive rouillé.  
 Aux éclats de sa voix bruyante  
 S'éveillent les chefs endormis ;  
 Il accourt ; il entraîne en sa marche effrayante  
 Les peuples subjugués que tu croyais soumis ;  
 Tremble ! il t'apporte enfin dans sa main foudroyante,  
 Ce que tes forfaits t'ont promis !

« Que peuvent tes fureurs trompées ?  
 Vois-tu ces tribus en courroux  
 Changer leurs chaînes en épées ?  
 Va, ton sang lavera nos villes usurpées  
 Du sang des héros morts pour nous.

« Édouard, un instant ton ivresse a pu croire  
 Que les fils d'Ossian se tairaient sans remord ;  
 Mais nos chants à jamais flétriront ta mémoire ;  
 Notre récompense est la mort.  
 Ton pardon eût puni notre lâche silence.  
 Quoi ! nous aurions flatté ton inique puissance !...  
 Notre main avilie eût lavé tes lauriers !  
 Et, laissant nos héros errer aux rives sombres,  
 Nous aurions de nos chants déshérité leurs ombres,  
 Pour célébrer leurs meurtriers !

« Non ! les siècles diront : A l'Écosse asservie  
 C'est en vain qu'Édouard arracha le bonheur ;  
 Aux fiers enfants des monts il put ravir la vie,  
 Il ne put leur ravir l'honneur.  
 Les chantres des héros, bravant sa tyrannie,  
 Aux lauriers des héros ont uni leurs lauriers,  
 Et les bardes sacrés de la Calédonie  
 N'ont pu survivre à ses guerriers.  
 Nous, ô ciel ! nous mêlés à l'horreur de ta gloire !  
 Non, jamais ! chiens lancés par la fureur des dieux,  
 Nos implacables noms dans l'éternelle histoire  
 Poursuivront ton nom odieux ! »

#### CHŒUR DES BARDES.

« Un jour tu gémeras sur tes vaines chimères,  
 Prince ; un jour tes larmes amères  
 Baigneront à leur tour tes lauriers odieux ;  
 Pour la dernière fois nos harpes retentissent,  
 Pour la dernière fois nos harpes te maudissent,  
 Reçois nos terribles adieux. »

Ils ont chanté ; la foudre gronde.  
 Du sommet des rochers dans les gouffres ouverts  
 Ils s'élancent... Le bruit de leur chute profonde  
 Roule et s'accroît dans les déserts.  
 Leurs restes des torrents souillent l'onde irritée ;  
 La harpe, au haut des monts, par les vents agitée,  
 A leurs derniers soupirs répond en soupirant ;  
 Leurs corps défigurés tombent de cime en cime.  
 Et leur sang au loin dans l'abîme  
 Rejaillit sur le conquérant.